

*« La vie n'a pas d'âge.
La vraie jeunesse ne s'use pas.
On a beau l'appeler souvenir,
On a beau dire qu'elle disparaît,
On a beau dire et vouloir dire que tout s'en va,
Tout ce qui est vrai reste là.
Quand la vérité est laide, c'est une bien fâcheuse histoire,
Quand la vérité est belle, rien ne ternit son miroir.
Les gens très âgés remontent en enfance
Et leur coeur bat
Là ou il n'y a pas d'autrefois».*

Jacques Prévert

MARGUERITE

La sonnerie de mon téléphone portable retentit. Déjà sept heures dix sept ... Allez, je reste encore un peu bien au chaud emmitouflée dans ma couette lovée tout contre toi. Je m'imprègne encore un peu de la chaleur de ton corps et de ton souffle près de mon visage qui peine à ouvrir ne serait-ce qu'un œil. Je m'enhardis à en ouvrir un, puis l'autre. Ton regard et le mien se croisent et nous engageons une conversation emplie de tendresse et de douceur pétillante. Nous devons nous mettre au travail, mon bébé. Après notre petit déjeuner, nous devons partir chez Marguerite. Elle nous attend comme chaque mercredi.

Mercredi, c'est le jour des enfants et aussi celui de Marguerite.

Le soleil resplendit et illumine les monts de verdure et de rocaille qui abritent, au loin, un troupeau paisible de vaches Salers et Aubrac libre et heureux de vivre, tout simplement. Un décor digne d'une peinture de Monet où lumière et nature se confondent dans un tableau extraordinairement vivant de couleurs. Tout de suite, il m'a plu ce petit coin de campagne perdu dans la vie, et je te jurerais que je lui plais aussi, qu'il m'attendait, qu'il nous attendait. La vraie vie existe encore. Elle est là, sous nos yeux, toi et moi, nous le savons, nous la sentons, nous la touchons de tous nos sens, de tout notre corps, de toute notre âme.

Mais ne restons pas ici plus longtemps, viens, mon amour, je t'emmène. Allons faire un p'tit tour chez Marguerite. Je prends le volant de ma Clio, tu t'assoies à mes côtés, le regard complice et joyeux. La voiture démarre et nous nous dirigeons à la rencontre de Marguerite.

En contrebas d'une supérette, à une trentaine de mètres, nous nous arrêtons devant une grille surmontée de deux statues à l'effigie de loups qui fut, jadis, sans doute, de couleur verte et, aujourd'hui, passablement rouillée, péniblement j'en fais jouer la serrure ; le portail, réveillé en sursaut, s'ouvre dans une longue plainte *comme des bêtes apeurées* gémissant à l'approche du prédateur, dévoilant une petite cour-jardin, deux arbres dont les bourgeons commencent à poindre en ce début mars, et une bâtisse rectangulaire, trois fenêtres au premier étage, deux au rez-de-chaussée de chaque côté de la porte. La porte, à

de mi ouverte, nous invite à y pénétrer. L'intérieur, en assez bon état, expose des pièces bien disposées, une cuisine où trône un noir fourneau à côté d'un évier de pierre, trois chambres, l'une qui est vide, la seconde sommairement meublée et la plus grande abritant un lit à sa mesure, immense, une salle à manger nantie d'une imposante cheminée que l'on appelle cantou, d'une grande table et de chaises de paille. Oui, tout cela nous séduit à chaque visite, même la solide couche de poussière et les innombrables toiles d'araignées. Non loin du cantou où un semblant de bois contribue à chauffer la demeure, une silhouette un peu recroquevillée se tient dans un fauteuil roulant. Marguerite semble contempler le magnifique couple que nous formons, toi et moi. Le regard clair un peu vague laissant planer un brin de tristesse mêlé à une volonté sans faille, elle parle, elle crie puis elle se tait, se cachant derrière un mur de silence et des mouvements nerveux. « *Qui êtes-vous ? C'est toi, Robbie chéri ?* »

Nous nous avançons alors doucement vers elle, côte à côte. Tu décides de me devancer pour reconforter cette vieille dame à la tête en friche. Tu t'approches de son fauteuil avec précaution. Marguerite tient, bien serrée dans ses mains, une photographie en noir et blanc sur laquelle sont inscrits un prénom et des dates : ***Robbie 1997-2007***. Alors, avec une douceur et une tendresse indicibles, je te vois poser ta patte sur la paume de la main de Marguerite, ton regard s'accrochant au sien comme un aimant et ne la quittant plus jusqu'à l'apparition soudaine d'un sourire magique puis d'éclats de rire. « *Robbie ... Tu es revenu me voir ?* » Marguerite lâche alors la photographie de Robbie, ce magnifique chien Montagne des Pyrénées qu'elle chérissait tant et enlace l'impressionnante toison blanche qui se penche vers son visage ravivant de factodes souvenirs d'un passé lointain. Des images du film de sa vie défilent et s'amoncellent pêle-mêle en elle, à travers elle, transformant peu à peu le clap de fin vide de sens en une bobine de joyeuse réminiscence.

Nous repartons en laissant une vieille femme détendue et apaisée, le regard bleu intense emplis de liesse.

Avec toi, mon amour, mon bébé, ma boule de poils partenaire et complice, le temps passé redevient présent et le temps présent n'est que l'instant.

Demain et tous les autres jours, nous travaillerons de nouveau ensemble, main dans la patte, patte dans la main, pour reconforter Alice, Raymond, Daniel, Simone, Jacques et tous ces autres oubliés de la vie en leur apportant des instants de bonheur et des flashes de tendresse ou d'apaisement. Tu endosseras les rôles de Robbie, Mabrouk ou Oscar pour montrer aux vivants que les souvenirs de leurs aînés ne meurent jamais, même si la maladie et les démences s'immiscent insidieusement au plus profond de leur être. Même si la mémoire est trouée ou chancelante, les émotions et les souvenirs ont toujours le pouvoir de renaître.

***« Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps
Ils se tiennent la main, ils ont peur de se perdre et se perdent pourtant
Et l'autre reste là, le meilleur ou le pire, le doux ou le sévère
Cela n'importe pas, celui des deux qui reste se retrouve en enfer
Vous le verrez peut-être, vous la verrez parfois en pluie et en chagrin
Traverser le présent en s'excusant déjà de n'être pas plus loin »***

Jacques Brel